



Beata Umubyeyi Mairesse, *Le convoi*, Paris, Flammarion, 2024, 334 pages

Née à Butare (actuelle Huye) au Rwanda en 1979, Beata Umubyeyi Mairesse est une survivante du génocide perpétré contre les Tutsi au printemps 1994, arrivée en France en juillet de cette même année. Après avoir travaillé dans l'humanitaire et pour l'associations Aides, elle choisit l'écriture, publiant des recueils de nouvelles, de la poésie, puis deux romans primés : *Tous tes enfants dispersés* (2019) et *Consolée* (2022). *Le convoi* est son premier ouvrage non fictionnel. Témoignage sur ce qu'elle a vécu en 1994, il donne également à lire le lent cheminement de l'autrice pour s'approprier son histoire personnelle et il offre une réflexion majeure sur la mémoire et la transmission, comme sur le pouvoir des images.

Deuxième partie de l'ouvrage qui en compte quatre, « Le temps du témoignage » couche sur le papier le récit fait pour la première fois, en 2022, devant des élèves du lycée Thierry-Maulnier de Nice, lors de la Semaine de la mémoire organisée depuis des années par des professeures de l'établissement¹. Beata a 15 ans en 1994, fille unique métisse d'une mère tutsi, qui a été institutrice, et d'un Polonais. Perçue comme une Blanche, elle fréquente une école internationale, maîtrise le français, lit beaucoup et s'intéresse à l'actualité. Raconter les mois du génocide qui commence un peu plus tard à Butare où le préfet, vite remplacé, était alors tutsi, c'est dire les caches successives – dont une cave pleine de cafards –, faire comprendre l'angoisse ressentie par deux femmes traquées qui savent ce qui se passe dehors, faire ressentir la « terreur liquide » éprouvée lorsque l'inéluctable arrive le 7 juin, où elles sont découvertes par les tueurs.

Dans cet ouvrage nourri et tissé de lectures – de littérature afro-caribéenne et plus encore de témoignages de survivant.es de la Shoah ou de rescapé.es des camps de concentration –, le récit des mois du génocide est introduit par une phrase de Charlotte Delbo, extraite du *Convoi du 24 janvier* : « Pour chacune, un miracle qu'elle ne s'est pas expliqué. » Le fait que Beata et sa mère aient survécu résulte moins d'un miracle que d'une succession d'actes et de circonstances particulières qui leur ont permis d'échapper à plusieurs reprises à la mort, ainsi qu'au viol par un milicien atteint du SIDA pour la jeune-fille. Il y eut d'abord des personnes bienveillantes qui les ont cachées et nourries des semaines durant, même si l'autrice pense qu'elles ont été finalement dénoncées. Il y eut aussi l'envie de vivre – « j'ai décidé de vivre » écrit-elle rétrospectivement – qu'elle réussit à insuffler à sa mère, jusqu'à la gifler lorsque cette dernière veut sortir de leur cachette pour en finir. Il y eut encore, appuyé sur sa couleur de peau, le réflexe, face aux bourreaux prêts à lever la machette, de dire ne pas comprendre le kinyarwanda, affirmer avoir un père français, montrer, dans le carnet d'adresses de sa mère, le nom d'un homme seul qui pouvait correspondre, invoquer les relations de la France avec le régime rwandais. C'est un moment que sa mémoire « a parfaitement fixé » alors qu'elle « en a brouillé d'autres » et effacé les traits des tueurs. Le stratagème – « une langue comme un bouclier » – réussit et Beata, rejointe plus tard par sa mère, est conduite à l'école sociale de Butare, transformée en centre d'accueil pour enfants géré par Terre des hommes. Fin mai 1994, avec l'aide d'un homme d'affaires consul honoraire d'Italie au Rwanda, cette ONG suisse – objet de la troisième partie de l'ouvrage – a réussi à signer avec le gouvernement intérimaire génocidaire un protocole d'accord sur un « projet d'assistance aux enfants seuls », précisant que sont pris en charge « tous les orphelins sans aucune distinction ethnique, raciale et religieuse ». Malgré les difficultés, plusieurs convois concernant un millier d'enfants sont organisés vers le Burundi voisin, dont celui du 18 juin qui, escorté par le préfet Sylvain Nsabimana² ouvrant le passage aux barrages de miliciens, emmène Beata et sa mère, cachées

¹ Citons notamment Bénédicte Gilardi et Muriel Blanc. Lors de précédentes invitations, entre 2016 et 2019, Beata Umubyeyi Mairesse avait parlé de son rapport à la littérature en tant que survivante d'un génocide. L'expérience de transmission pédagogique de l'histoire et de la mémoire des génocides du XX^e siècle, menée au lycée Thierry-Maulnier, a été présentée lors de la session de Paris (11-14 septembre 2023) du colloque « Savoirs, sources et ressources sur le génocide perpétré contre le Tutsi – La recherche en acte », coorganisé par l'Université du Rwanda et l'équipe de recherche ÉRE issue de la commission Duclert. Actes du colloque à paraître.

² Sylvain Nsabimana est ensuite limogé de son poste de préfet. Ayant fui devant l'avancée du FPR, il est arrêté au Kenya en juillet 1997, jugé par le TPIR, condamné en première instance à 25 ans de prison, peine réduite à 18 ans en appel. Beata Umubyeyi Mairesse rapporte ses propos tenus à frontière lors d'un interview par la BBC. Elle se demande pourquoi il a agi ainsi : aurait-il senti le vent tourner et cherché à se disculper de son rôle dans

sous une bâche, vers le salut. Elles n'ont pas moins de douze ans mais, sur intercession de religieuses qui les connaissent, le préfet a accepté leur présence. Comme le souligne l'autrice, pour elle et les autres enfants, ce mot « convoi » signifie alors aller vers la vie, et non vers la mort comme durant la Seconde Guerre mondiale. La mort menace pourtant une dernière fois les deux femmes à la descente des camions avant le passage de la frontière : elles sont mises en joue par un militaire dont le geste est stoppé par la présence de photographes et cameramen étrangers.

« Le 18 août 2020 j'ai retrouvé l'humanitaire [Alexis Briquet] qui avait organisé notre sauvetage en 1994. Il est mort quatre mois après. C'est alors que j'ai décidé d'écrire cette histoire », confie Beata Umubyeyi Mairesse au début de son livre. Succession d'allers et retours entre le passé et le présent, *Le convoi* n'est pas qu'un simple témoignage. Il est le récit d'un parcours de quinze ans pour, malgré des « assignations et injonctions paradoxales », « [s']autoriser à écrire cette histoire » ; le récit également de l'enquête menée pour la reconstituer et de la découverte des traces. Avec la volonté d'offrir « un texte qui dirait l'expérience de la survie », la sienne mais aussi celle des autres enfants des convois.

En 2007, enceinte de son premier enfant, l'autrice, poussée par son mari, part à la recherche d'une image : des personnes ont dit les avoir vues en juin 1994 à la télévision britannique, elle et sa mère traversant la frontière. Le début de l'enquête, par échanges de courriers électroniques et rencontres, conduit vers le reporter³ et d'autres employés de la BBC qui ont passé deux semaines au Rwanda en juin 1994, filmé l'évacuation du 18 juin et produit le magazine *Panorama*. Beata n'y est pas visible, ni sur les quatre photos envoyées en 2011 par le preneur de son de l'époque, l'une d'entre elles pouvant cependant laisser supposer dans un coin la présence des deux femmes. Photos que Beata Umubyeyi Mairesse garde longtemps dans son ordinateur avant, bien plus tard, de poursuivre l'enquête auprès de Terre des hommes et d'Alexis Briquet qui lui parle en 2020 des nombreuses photographies prises pour l'organisation par un photographe italien. Sur l'une d'entre elles, publiée dans un magazine italien mais floue et mal cadrée, figurent la jeune fille de 15 ans et sa mère. Même si elle ne peut trouver le cliché original, l'autrice écrit peu avant la fin de son texte, en parlant d'elle et des autres enfants qu'elle a retrouvés et avec qui elle a partagé ses recherches : « Ces images nous appartiennent. Il est grand temps qu'elles nous reviennent ».

La dernière partie de l'ouvrage, la plus réflexive, s'intitule en effet « L'heure de nous-mêmes ». En s'appuyant sur le travail de Nathan Rera⁴, Beata Umubyeyi Mairesse interroge la façon dont le génocide des Tutsi a été « raconté au monde à travers des images prises par des étrangers », jusqu'à « l'amalgame médiatique » produit par celles représentant les camps de réfugiés hutu – en partie peuplé de génocidaires fuyant l'avancée du FPR –, ou les victimes du choléra. Contre une narration « qui avait fini par s'imposer à tous », *Le convoi* est une

le génocide ? Elle précise également que les rescapés comprennent mal pourquoi l'humanitaire de Terre des hommes a témoigné en sa faveur au procès du TPIR.

³ Fergal Keane a publié, en 1995, *Season of Blood: A Rwandan Journey* (Penguin Books).

⁴ Nathan Rera, *Rwanda, entre crise morale et malaise esthétique. Les médias, la photographie et le cinéma à l'épreuve du génocide des Tutsi (1994-2014)*, Les Presses du réel, 2014.

prise de parole qui entend poser « la première pierre » d'un « mémorial pour les enfants des convois »⁵.

Françoise Thébaud, Professeure émérite, Université d'Avignon

⁵ Le génocide raconté par les enfants survivants est aussi l'objet de l'ouvrage d'Hélène Dumas, que connaît bien Beata Umubyeyi Mairesse, *Sans ciel ni terre. Paroles orphelines du génocide des Tutsis (1994-2006)*, Paris, La Découverte, 2020.